

Rodrigo Rey Rosa

Pierres enchantées



folio

COLLECTION FOLIO

Rodrigo Rey Rosa

Pierres
enchantées

*Traduit de l'espagnol (Guatemala)
par André Gabastou*

Gallimard

Titre original :

PIEDRAS ENCANTADAS

© *Rodrigo Rey Rosa, 2001.*

© *Éditions Gallimard, 2005, pour la traduction française.*

Couverture : Photo © Alex Webb / Magnum (détail).

Rodrigo Rey Rosa est né à Ciudad de Guatemala en 1958. Il a voyagé et séjourné à New York, en Europe et à Tanger. Durant son premier séjour au Maroc, il fait la connaissance de Paul Bowles qui traduira ses trois premiers livres. Il mêle dans son œuvre mythes, réalités et rêves, construisant des fictions envoûtantes qu'impègnent la violence ordinaire et la beauté naturelle de son pays natal. En 2004, il adapte au cinéma sa nouvelle *Un rêve en forêt*, sous le titre *What Sebastian dreamt*, et reçoit l'année suivante le prix national de Littérature guatémaltèque Miguel Ángel Asturias. Il est également traducteur en langue espagnole des œuvres de Paul Bowles, Norman Lewis, Paul Léautaud et François Augiéras.

Pour Isabel

Guatemala, Amérique centrale.

Le pays le plus beau, les gens les plus laids.

Guatemala. La petite république où la peine de mort n'a jamais été abolie, où le lynchage a été la seule manifestation d'organisation sociale qui ait perduré.

Ciudad de Guatemala. Deux cents kilomètres carrés d'asphalte et de béton (produit par une seule famille jouissant d'un monopole tout au long du siècle dernier). Prototype de la ville dure, où les gens riches circulent dans des véhicules blindés et où les hommes d'affaires les plus en vue portent des gilets pare-balles. La métropole précolombienne qui finança la construction de grandes cités comme Tikal et Uaxactún — sur laquelle fut construite la ville actuelle — avait connu son expansion économique grâce au monopole de l'obsidienne, symbole de la dureté dans un monde qui ignorait l'usage du métal.

Ville plate, qui se dresse sur un plateau entouré de montagnes et creusé de ravins ou de gorges. Au sud-est, sur les flancs des montagnes bleues, il y a les

forteresses des riches. Au nord et à l'ouest, les ravins ; et sur leurs pentes sombres, les faubourgs appelés limonadas, les décharges et les dépôts d'ordures, que des urubus pestilentiels survolent en bandes, « telles d'énormes cendres soulevées par le vent », comme l'a écrit un voyageur anglais, tandis que le sang qui s'écoule des abattoirs se mêle à l'eau des ruisseaux ou des égouts qui courent vers le fond des gorges, et tandis que les huttes de milliers de pauvres (cinq mille au kilomètre carré) glissent bon an mal an vers le fond à la suite des pluies torrentielles ou des tremblements de terre.

Ici, pour désigner une voiture, on ne dit pas automóvil ou coche (coche est utilisé pour le porc), mais carro ; le portable n'est pas un móvil mais un celular ; les murs sont couverts de pintas et non de graffiti ; un verre, c'est un trago, et au Guatemala, la gueule de bois s'appelle goma. Pour monter au dixième étage d'une « tour » — on est dans le quartier privilégié — il faut prendre el elevador. (Mais aujourd'hui, il ne marche pas.)

Ici (presque) rien n'est comme on le pense. Regardez ce septuagénaire fortuné. Son plus grand orgueil est de vivre seul et il ne téléphone jamais à personne. Il a — c'est lui-même qui le dit — un cœur de pierre.

Sur les murs de certaines maisons luxueuses, surmontés de fil de fer barbelé, on peut lire : Bouddha creux (homosexuel) ; Pierres enchantées (nom

d'une redoutable bande d'enfants) ; Satan vit, mais Gerardi — martyr local de la mémoire historique — est mort.

Dans les deux buvettes qui sont juste au pied de la tour de logements Bella Vista dans laquelle vous habitez (un tag Coca-Cola d'un côté, Pepsi-Cola de l'autre), il y a de la musique de mariachis et des airs tex-mex. Vous avez déjà protesté contre le bruit, mais maintenant vous savez que la musique ne vient pas des buvettes mais des voitures des clients qui se sont garés tout près et...

N'oubliez pas que vous êtes au Guatemala. Une des voitures s'appelle Raptor et l'autre Liquid. On dit que, dans l'une de ces échoppes, on vend de la cocaïne en poudre et des galettes de crack. Mieux vaut ne pas protester.

Les fenêtres de votre salle de séjour donnent sur la place de Berlin, au bout de l'avenue de Las Américas. Sur le béton d'une peinture murale, il y a encore, sous forme de bas-relief, la carte des deux Allemagnes. À côté, deux stèles mayas (de fantaisie) non ouvragées. Sur l'une, un enfant a dessiné un autre enfant à la peinture noire — à noter la forme rectangulaire de la tête qui suggère la coupe de cheveux militaire et le trapèze du bas qui fait penser à une soutane. Sur l'autre, quelqu'un, à l'imagination moins fertile, a écrit, il y a longtemps, en énormes caractères : FAR. Les amoureux s'embrassent et se caressent au bord du bassin, au pied des goyaviers et des pins, dans les voitures garées dans le virage qui contourne le

haut du parc. Une bande de jeunes gens vêtus de jeans à pattes d'éléphant, de larges tee-shirts, chaussés de grosses chaussures noires renforcées d'acier et portant des casquettes de base-ball, passe en courant devant les couples qui interrompent un instant leurs roucoulements et leurs caresses. (L'herbe, plus bas, est sillonnée de sentiers qui s'entrecroisent comme à la campagne. Vous y avez vu les excréments secs des chevaux, la trace de leurs sabots, des sachets de bonbons vides et des préservatifs usagés.) Les jeunes descendent en courant par les sentiers.

Les toiles d'araignée de l'éclairage commencent à briller sur la plaine qui s'étend entre la partie basse de la ville et la ligne de montagnes et de volcans qui empêchent de voir la mer. Vous pourriez être dans une autre ville — les voitures sont des Toyota, des VW, des Datsun, des Chevrolet, des BMW, des Ford — mais regardez les constructions de nuages sur ce volcan !

(Une fausse intuition de l'infini.)

Vous êtes à Ciudad de Guatemala. Ne l'oubliez pas.

Regardez à l'ouest (de la fenêtre de votre chambre à coucher en haut de la tour). Là, au bord d'un ravin habité, se termine la piste d'atterrissage de l'aéroport La Aurora. Au début, le vrombissement des réacteurs, qui fait trembler les vitres chaque fois qu'un avion décolle, le bruit des autobus montant cahin-caha la côte de Hincapié, les aboiements du chien policier qui garde le carré de maïs dans le terrain vague de l'autre côté de la rue (« Cette propriété N'est PAS à

*vendre »), vous avez cru que toutes ces choses (et l'en-
vie d'être ailleurs) vous rendraient fou. Mais vous
vous êtes habitué.*

*Vous vous appelez Joaquín Casasola, et les sonorités
de votre nom ne vous déplaisent pas. Vous avez vécu
des années en Espagne, mais vous avez dû retourner
ici. Vous y avez des parents riches et des amis d'en-
fance, ce qui — pensez-vous, mais vous vous trompez
— vous facilitera les choses.*

*Vous êtes tombé amoureux de votre cousine Elena
dont, pourtant, vous venez de faire la connaissance.
Il vous semble encore un peu étrange de ne pas la
tutoyer ni de la vouvoyer, mais de lui dire vos, comme
on le fait au Guatemala.*

Il fut tiré d'un rêve profond et confus — il s'était égaré dans une ville inconnue — par la sonnerie du téléphone sans fil qu'il avait posé sur une pile de livres à côté de son lit. On entendait, au loin, des hélicoptères et des avions qui survolaient la ville. Il se rappela que c'était un jour de fête militaire.

« Bonjour, mon amour ! dit une voix de fausset masculine. Tu es toute seule, je peux te voir ?

— Mongol ! dit Joaquín. Fais pas chier !
Quelle heure est-il ? »

La voix redevint normale.

« Neuf heures passées. Je t'ai réveillé ? J'ai ta commission. Je te rappelle plus tard ?

— Non, non. Je me réveille. Où es-tu ?

— J'arrive de Cobán. Le café est prêt ? »

Il sauta du lit et alla à la cuisine presser des oranges, griller du pain, couper une papaye en tranches et préparer le café.

Armando Fuentes était de Cobán (on dit que

les gens de Cobán mangent et s'en vont), où il était agent dans le trafic de cardamome à destination des marchands arabes ou, en temps de vaches maigres comme à ce moment-là, dans le commerce de haricots rouges et de maïs. Il habitait avec sa femme et ses deux enfants dans les faubourgs du chef-lieu de la province « dans un calme monastique », en dehors de ses aventures avec ses amis de la capitale. Un mois sur deux, il faisait les deux cents kilomètres du voyage. Il retournait à Cobán à la nuit tombée, après avoir fait ses courses (et mangé). Mais quand il était trop fatigué ou avait particulièrement envie de consommer quelque substance illicite ou plus d'alcool que d'habitude, il restait chez Joaquín ou quelque tête à moitié brûlée comme lui.

Par l'interphone, le vigile du parking annonça l'arrivée d'un « monsieur de Cobán ». (C'était un nouveau vigile qui ne connaissait pas encore Armando par son prénom.)

« Bien, laissez-le monter. »

En guise de salut, Armando lui tendit le bout des doigts d'une main très froide, puis il passa devant lui, un sac noir à l'épaule, pour aller dans la salle de séjour. D'un pas pressé et fébrile, il se dirigea vers la chaîne hi-fi, posa le sac par terre et alluma la radio.

« Quelle mouche t'a piqué ? lui demanda Joaquín.

— Tu ne sais pas ce qui vient de m'arriver. »

Il tourna le bouton de la radio pour chercher les infos.

« Quoi ? » lui demanda Joaquín, et il mit la chaîne de sûreté à la porte.

Armando se retourna pour le regarder et passa d'un air angoissé une main sur son visage livide.

« Je n'arrive pas à y croire », dit-il.

La voix du speaker était aiguë et nasillarde. Il parlait d'un pont qui s'était écroulé dans les alentours de la ville. Joaquín dit :

« On le boit ce café ?, il refroidit. » Il s'assit à table et le servit.

Armando resta debout, absorbé dans ses pensées, regardant au loin par une fenêtre. Quand les spots publicitaires commencèrent, il s'éloigna de la fenêtre, baissa le volume de la radio et alla s'asseoir en face de Joaquín.

« Je crois, dit-il, que je viens de tuer un enfant.

— Un enfant ?

— Avenue de Las Américas. » Il leva le verre de jus d'orange, puis le reposa sur la table sans le boire. « Mon Dieu, quel sale coup ! Stupide gamin. »

Les infos reprirent : la liste des gens condamnés à mourir dans le nouveau module à injection létale.

« Comment ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » voulut savoir Joaquín. Il croisa ses mains sur la table, surpris de ressentir tout à coup un étrange mépris vis-à-vis de son vieil ami.

L'accident s'était produit à la hauteur d'un restaurant chinois, le Trésor Impérial.

« Près des Glaces Pops, expliqua Armando. Un petit cheval de location. Il a traversé au galop devant moi, tout simplement, sans crier gare. Je n'ai même pas eu le temps de freiner. »

Il conduisait une camionnette Discovery pourvue — Joaquín le savait — d'un pare-chocs spécial, appelé dans le pays « tue-ânes » et très prisé parmi les propriétaires terriens guatémaltèques, car ils avaient été conçus pour protéger leurs véhicules sur les chemins de campagne, où le bétail circule plus ou moins en liberté ; elle avait, en plus, les vitres teintées — également à la mode depuis fort longtemps chez les amateurs de voitures. (Derrière le verre noir, il pouvait y avoir un homme armé.)

D'après Armando, il n'y avait aucune chance que l'enfant eût réchappé à l'accident. Il avait frappé de plein fouet le petit cheval à une vitesse, dit-il, de soixante ou soixante-dix kilomètres à l'heure et avait vu l'enfant voltiger en l'air. Il fit sombrement un signe négatif de la tête quand Joaquín lui demanda s'il n'avait pas eu l'idée de s'arrêter. Joaquín fit une grimace — c'était la réaction typique, le réflexe des conducteurs guatémaltèques : ne jamais s'arrêter afin d'éviter les complications.

« Mais Armando, beaucoup de gens ont dû voir ce qui se passait, une Discovery, ça ne passe